

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 15 (1877)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Ce n'est pas la danse : [suite]  
**Autor:** Bisse, Georges  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184370>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Je viens donc vous prier, monsieur, de vouloir bien m'appuyer d'une recommandation auprès de qui de droit, vous remerciant d'avance de tout ce que vous pourrez faire pour votre maladroît et dévoué

Jean GUIGNON.



### Episode de l'invasion française en Suisse.

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mars 1798, une division de l'armée française, qui avait envahi la Suisse sans aucune déclaration de guerre, entra dans Fribourg sous les ordres du général Pijon. Cette brigade avait essuyé le feu d'une poignée de volontaires réunis par l'amour de la mère-patrie et postés avec deux pièces de campagne près de la grange de l'hôpital, au-dessus de la carrière, sur laquelle passait la route cantonale.

Le lendemain de cette néfaste journée, qui coûta à Fribourg une immense contribution, sans compter le gaspillage de son riche arsenal, la première brigade de cavalerie française, qui avait reçu l'ordre du général en chef d'aller prendre ses cantonnements à Laupen, chevauchait tout à son aise sur l'ancienne route qui conduisait à cette époque par Schmitten et Wünewyl vers la petite ville bernoise.

Sur le talus élevé qui, au haut d'une raide montée, encaissait cette voie publique, se trouvait alors un chêne gigantesque, sans pareil aujourd'hui. Dans ses flancs immenses, creusés par les ans, logeait toute une myriade de ces formidables frélons appelés vulgairement *talènes*; redoutables à l'homme, mais bien plus encore aux chevaux, dont ils se montrent les ennemis les plus acharnés, les enfants de cette république importune étaient la terreur des environs.

Or, un vieux germain du pays, nommé Peter Wäber, dont le grand âge avait paralysé les forces sans glacer son cœur de Suisse, était resté chez lui. Furieux de l'envahissement de son pays, il méditait comment il pourrait bien faire quelque chose pour lui dans les douloureuses circonstances où il le voyait. Tout à coup, le clairon dans le lointain lui annonce l'approche de ces *welsches* tant détestés, et, malgré ses mauvaises jambes, il bondit hors de sa chaumière : une idée soudaine s'était emparée de lui. Aussi vite que ses jambes de quatre-vingts ans le lui permettaient, le vieillard patriote court au four situé derrière sa demeure ; il en ressort bientôt armé de la perche munie du chiffon enfumé, appelée dans notre idiome fribourgeois : *l'écôva-foua*, et va se placer à côté du chêne antique de manière à n'être pas aperçu par la cavalerie qui arrivait au pas. Ainsi, effacé de son mieux, notre brave attend l'approche de la colonne ennemie ; puis, quand il croit le moment favorable, il agace de sa perche les redoutables auxiliaires que renfermait dans ses flancs le roi des forêts, et il s'échappe aussi vite que ses forces le lui permettaient et que le danger le lui conseillait pour aller se cacher au fond d'un ravin touffu du voisinage.

Cette superbe brigade se vit donc tout à coup,

sans s'y attendre le moins du monde, assaillie par un ennemi terrible, contre lequel toute résistance était non-seulement impossible, mais même dange-reuse.

Alors, comme jadis à Morgarten sous la grêle des cailloux lancés par des mains invisibles, le désordre le plus affreux se mit dans les rangs. Les chevaux, blessés, harcelés sans cesse, se ruaient les uns sur les autres, refusaient d'obéir et finissaient par se débarrasser de leurs cavaliers, meurtris eux-mêmes et aveuglés pas les piqûres de ces insaisissables ennemis. Bientôt ces cavaliers, naguère si fiers de leurs allures, ne présentaient plus que des hommes défigurés, enflés aux mains et au visage, jurant comme des damnés contre un pays qui renferme une pareille engeance. C'est dans ce piteux état qu'ils firent leur entrée à Laupen, « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Des officiers français, appartenant à cette brigade, ont avoué plus tard, à leur retour à Fribourg, qu'ils auraient préféré une chaude attaque de l'ennemi à cette terrible rencontre. « Il fallait, disaient-ils, nous voir vaincus et terrassés sans avoir dégainé ni brûlé une seule cartouche ; sans savoir à qui nous en prendre et sur qui porter nos coups. » Mais la rage et la confusion de ces fiers cavaliers furent à leur comble quand leurs compagnons d'armes les rejoignirent le lendemain..... On comprend pourquoi : de tous les corps qui composent une armée, le plus orgueilleux et le plus exigeant pour l'élégance des formes, c'est incontestablement celui des cavaliers. Toutefois, Dieu protégea le vieux fils de Tell, car il eût passé à coup sûr un vilain quart d'heure s'il fût tombé entre les mains de cette compagnie qu'il avait désarçonnée à lui seul.

Quelques mois plus tard, quand l'Helvétie fut délivrée de ses oppresseurs, Peter Wäber s'endormit du sommeil des justes. On dit que sur son lit de mort, l'héroïque vieillard souriait encore à l'image qu'il eut toujours sous les yeux : l'indescriptible dérouté de ce beau corps de dragons, amenée par un chiffon enfumé. (*Etrennes fribourgeoises.*)

## CE N'EST PAS LA DANSE

### IV

Ce qui, en tant que sentiment, rend l'amour éternel, c'est que toujours le même il est toujours dissemblable, parce qu'il est essentiellement personnel et la seule passion qui puisse à ce point s'isoler.

Ainsi le jour vient de finir. La nuit sereine allume tous les feux de son ciel étoilé. La tiédeur de l'atmosphère est entretenue par les chaudes émanations du sol qui s'élèvent vers les régions pures pour retomber plus tard en rosée. Ce n'est plus le bruit, et cependant ce n'est pas le silence. Dans les champs, c'est un murmure confus comme entre une foule d'êtres invisibles se parlant, se répondant à voix basse. Les brises, leurs ailes pliées, se sont converties en un air stagne et ambiant qui vous enveloppe et vous pénètre. Aussi les mille senteurs des bois, des berges, des chemins, la sève des haies touffues, où la fleur de sureau abonde, se dilatent au flair doucement et sans mélange. On n'admire plus la nature, on la respire par tous les pores. Un tas de foin fraîchement coupé répand-il près de là son regain d'arome, c'est

le bouquet. Il semble que la nuit elle-même soit en quelque sorte une densité dont le frôlement vous effleure et vous impressionne.

Gloriette et Julien, nullement désireux de se hâter, s'avancèrent à pas muets dans un chemin creux faisant suite au village. D'un côté, l'escarpement tout tapissé d'herbe était ombragé par une rangée de pommiers au pied desquels s'enchevêtraient un fouillis d'églantiers et de mûriers sauvages; si bien que leurs pousses flexibles, mêlées aux lianes des clématites retombant dans le chemin, formaient par place un rideau entre lui et la levée.

Quant aux promeneurs, il était facile de les reconnaître, car il faisait de la lune.

Dans le même moment, un instinct de mystère, propre au genre de causerie comme celle sans doute qui les occupait, leur fit quitter le côté éclairé pour se réfugier dans l'ombre de la berge où ils devinrent complètement invisibles.

La circonstance grâce à laquelle ils se trouvaient ensemble à pareille heure, en pareil lieu, n'a pas besoin d'être expliquée. La sympathie admise désormais des deux parts, elle était dans l'ordre des choses humaines, des conséquences aussi. A plusieurs reprises déjà des projets de mariage avaient été proposés au père de Gloriette. Il avait toujours répondu.

— La petite n'est pas pressée.... faut voir.

Cependant sans qu'il s'en doutât, entre les parties les plus intéressées, ça paraissait maintenant tout vu. Ce qu'ils se disaient à l'écart, inutile également de le redire. Chacun sait ça. Et cette fois ce n'était pas la danse... Oh! non. Quoique de la part d'une jeunesse il y eût bien dans le fait un peu d'imprudence. Mais Julien se montrait si honnête, si réservé. Au village, le grand témoin des amoureux, c'est la nature. Et puis, quand le cœur commence à y être, c'est tentant d'écouter ce langage-là. Si donc un rire contenu se fait encore entendre dans l'ombre qui les cache, ce n'est plus le rire de la rieuse; c'est une façon de ne pas contenir ses propres émotions, c'est toute une autre musique.

Depuis le jour où il avait été témoin de l'aventure aux marrons, depuis surtout que deux dimanches de suite s'étaient passés sans que Gloriette parût à la danse, l'aimable Jacquot était devenu un espion dans toute la mauvaise intention de la chose. Sa jalousie avait tourné à la méchanceté. C'était surtout les jours fériés, les jours de libertés buissonnières, qu'aux approches du crépuscule, heure propice aux rendez-vous, il épiait son rival comme un furet; et le cabaret où l'auteur de sa naissance abreuva d'ordinaire son défaut coutumier étant situé aussi sur la place, à côté de la maison d'école, il lui était loisible de s'y poster en faction, et d'avoir l'œil au guet sans le paraître.

Julien ne se doutait pas de cela. Gloriette plutôt en aurait eu soupçon. Mais le boiteux, né malin, y mettait de la malice.

Par suite de cette manœuvre et par une approche astucieuse, il se trouvait donc juste au-dessus de leurs têtes, derrière la haie du talus, au moment même où ils causaient sous le rideau vert qui leur servait de cachette. Il connaissait par expérience ce gîte aux amoureux. Lorsqu'il eut écouté pendant quelque temps avec plus de curiosité que d'agrément pour son compte, il s'en fut dévaler à une centaine de pas plus loin; puis il redescendit dans le chemin, en dandinant de la hanche, et en chantant à tue-tête. Il avait l'idée d'être cocasse. Il rasa l'endroit couvert où ils étaient, presque à les frôler, mais sans révéler autrement sa chasse. Si Jacquot qu'il fût, il eût la pudeur au fond d'un affront direct. Il avait voulu seulement se donner la satisfaction de leur faire peur.

Et dans le fait Gloriette, en le reconnaissant, eut une si belle peur, qu'elle se serra instinctivement contre Julien. Double crainte!

Quant au boiteux, il avait une visée plus traître. Poursuivant sa course, il se déroba par la rue du village qui conduisait devant la forge. Il y trouva le maître, prenant le frais en tenue du dimanche, et causant pour le moment avec

le père « perruquier », un ancien devenu sourd à peu près comme un pot, mais qui n'en possédait pas moins deux beaux brins de filles, dont l'une, par parenthèse, passait pour être des victimes du séduisant clopin.

C'était justement la rencontre sur laquelle il avait compté.

— Hé! maréchal, dit-il par manière d'à-propos, on ne voit donc plus Gloriette à la danse?

— Mon fils, je ne me mêle pas de ces choses-là.

— C'est égal, reprit le boiteux en ricanant, je viens de la rencontrer avec Julien sur un chemin qui n'était pas celui de l'école.

— Jacquot, tu sais, répliqua cette fois le forgeron, on a quelquefois de bonnes occasions de se taire, et on n'en profite pas. Tâche de mieux tenir ta langue...

— Oh! ce que j'en dis c'est dans l'intérêt de la morale, fit-il d'un ton goguenard.

— Et moi, ce que je t'en dis, c'est dans ton intérêt à toi.

Cet avertissement dont il comprit le sens, il ne le reçut qu'à distance respectueuse, parce qu'en lançant ces dernières paroles il avait pris les devants, prudemment.

Le sourd n'avait entendu qu'à moitié, mais il avait vu le rire mauvais des lèvres; et comme il connaissait le pèlerin:

— Un malin gars, cria-t-il.

— Un gars à gifles, dit le forgeron assez haut pour être entendu de celui qui gagnait le large.

Peu d'instant après, les deux amoureux revenaient de leur promenade au clair de lune. Lorsqu'ils se séparèrent à quelques pas de la maison, Julien, comme s'il eût voulu faire acte de responsabilité personnelle, dit très haut:

— Bonsoir, Gloriette...

Les hommes forts de même que les eaux profondes, ont presque toujours un cours tranquille à la surface. Quoique ça, la gaminerie insolente de Jacquot avait mis le forgeron dans une irritation sourde qui, au retour de sa fille, se traduisit aussitôt, contre son habitude, par cette brusque question:

— D'où viens-tu?

— Oh! père, c'était honnête, répondit Gloriette surprise, mais non troublée et sans avoir même la pensée de mentir.

— C'est bien, nous recauserons de ça... va te coucher.

Lorsqu'elle passa dans la cuisine, la vieille servante était en train d'achever le rangement de sa vaisselle; celle-ci lui répéta sur le même ton:

— Tu sais, Gloriette, le père n'est pas content... il est en colère... Ainsi ça vaut mieux, va te coucher.

— Ça, ce n'est pas la danse, et cependant c'est « une danse », se dit-elle en montant l'escalier, sa chandelle à la main, pour se retirer dans sa chambrette. (A suivre.)



### Lo nové cemetiro.

Sèdè-vo iò l'est lo Boibocan? Pabin què na! Eh bin l'est dein cé pàyi iò l'ont fé on nové cemetiro, po cein que lo vilho, qu'étâi déveron l'Eglise, étâi tot pliein. Quand don lè mourets ont étâ reimbotsi, et la deléze passâie ein nâi et que tot fe prêt, l'einterrâo atteindâi dâi pratiquès po lo garni on bocon, et la première a éta'na petita bouéba dè pè lè z'Allemagnès, que demâorâvè perquie. Quand l'est qu'on portâ la bière po la mettrè dein la foussa, onna bouna fenna qu'étâi vegnâite vairè passâ l'einterrâ, étâi on boquet grindze et borbottâvè tot balameint.

— Qu'âi-vo, qu'on lâi demandé?

— Oh câisi-vo! ora, n'est-te pas foteint que sè sèyè dâi z'étrandzi qu'étrénéyon noutron bio cemetiro!

L. MONNET.